

**Manuels of
Romance Linguistics**

Manuels de linguistique romane
Manuali di linguistica romanza
Manuales de lingüística románica

Edited by

Günter Holtus and Fernando Sánchez Miret

Volume 12

**Manuel des
langues de
spécialité**

Édité par

Werner Forner et Britta Thörle

DE GRUYTER 2016

Schmitt, Christian (2012a), *Zur Klassifikation neulateinischen Wortguts : Vitamine als sprachtypologisches Problem der Romania und der Slavia*, in : Irina Podtergera (ed.), *Schnittpunkt Slavistik. Ost und West im wissenschaftlichen Dialog. Festschrift für Helmut Kelpert*, vol. 3, Göttingen, V&R unipress/Bonn University Press, 77–91.

Schmitt, Christian (2012b), *Neulatein und Lexikologie der romanischen Sprachen. Mit besonderer Berücksichtigung der schwedischen Wissenschaftssprache*, *Lexicographica* 28, 373–383.

Schmitt, Christian (2013), *Zur Erfassung der Fachsprachen in der französischen Lexikographie*, in : Laura Sergio/Ursula Wienen/Vahram Akyan (edd.), *Fachsprachen in der Romania. Entwicklung, Verwendung, Übersetzung*, Berlin, Frank & Timme, 111–133.

Schmitt, Christian (2014), *Europeizzazione come principio dello sviluppo dinamico dell'italiano moderno. Su una nuova tappa dell'evoluzione attraverso il neolatino e l'internazionalizzazione*, in : Paul Danler/Christine Konecny (edd.), *Dall'architettura della lingua italiana all'architettura linguistica dell'Italia. Omaggio a H. Sillier-Runggaldier*, Frankfurt am Main et al., Lang, 617–638.

Senianni, Luca/Trifone, Pietro (1993–1994), *Storia della lingua italiana*, 3 vol., Torino, Einaudi.

Stefanelli, Arnulf (1983), *Latinismen im Spanischen und Französischen*, in : Titus Heydenreich/José Manuel Lopez de Abiada (edd.), *Iberoamericana. Historia – Societade Literatura, homenaje a Gustav Siebenmann*, vol. 2, München, Fink, 883–901.

Stefanelli, Arnulf (1992), *Das Schicksal des lateinischen Wortschatzes in den romanischen Sprachen*, Passau, Rothe.

Stoltz, Peter (1996–2004), *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters*, 5 vol., München, Beck.

Thiele, Johannes (1987), *La formation des mots en français moderne*, Montréal, Les presses universitaires de Montréal.

TLF = *Trésor de la langue française, dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789–1960)*, Centre National de la Recherche Scientifique, 16 vol., Paris, Gallimard, 1971–1994.

Ureland, Sture (2000), *Perspectives of contact typology and Eurolinguistics in recent symposia*, in : Fabiana Fusco/Vincenzo Orioles/Alice Parmeggiani (edd.), *Processi di convergenza e differenziazione nelle lingue dell'Europa medievale e moderna*, Udine, Forum, 417–430.

Volmert, Johannes (1996), *Die Rolle griechischer und lateinischer Morpheme bei der Entstehung von Internationalismen*, in : Horst Haider Munske/Alan Kirkness (edd.), *Eurolatein. Das griechische und lateinische Erbe in den europäischen Sprachen*, Tübingen, Niemeyer, 219–235.

Wolff, Philippe (1971), *Sprachen, die wir sprechen. Ihre Entwicklung aus dem Lateinischen und Germanischen von 100–1500 n. Chr.*, München, Kindler.

Zwanenburg, Wiecher (1992), *La composition savante en moyen français*, *Vox Romanica* 51, 169–177.

Eva Lavric

16 Les « fautes de spécialité »

Abstract : L'étude des « fautes de spécialité » se situe au croisement de l'analyse d'erreurs et des études sur l'interlangue d'une part et des études sur les langues de spécialité de l'autre. L'enseignement des langues de spécialité, qui s'adresse souvent à des apprenants adultes dotés d'une notable conscience linguistique, peut profiter des fonctions thérapeutique et prophylactique de l'analyse d'erreurs ; la linguistique s'intéressera à sa fonction heuristique, qui révèle tant les processus d'apprentissage que les divergences subtiles qui existent entre les langues. En outre, à côté des langues du répertoire des apprenants (L1, L2, L3,...), des sous-codes entrent en jeu et leurs normes spécifiques décident de ce qui est « faux » ou « non approprié » : « fautes terminologiques » (propres à une seule discipline), « fautes de style de spécialité » (communes à toutes les spécialités), et au milieu, « fautes de la couche moyenne » (moyens linguistiques typiques d'un faisceau de disciplines).

Keywords : analyse d'erreurs, interlangue, faux amis, terminologie, style de spécialité

1 Introduction

L'étude des « fautes de spécialité » se situe au croisement de deux courants de recherche, celui de l'analyse d'erreurs¹ et des études sur l'interlangue d'une part et celui des langues de spécialité, plus précisément de l'enseignement des langues de spécialité, de l'autre. Mise à part son utilité didactique, elle est susceptible également de contribuer à la réflexion sur la nature des langues/du style de spécialité.

Mais entrons tout de suite dans le vif du sujet : par rapport aux fautes tout court, les « fautes de spécialité » ont ceci de particulier qu'elles s'inscrivent non seulement dans le continuum interlinguistique qui va de la L1 à la L2 – ou dans le polygone formé par une compétence plurilingue en L1, L2, L3... Ln – mais également, à l'intérieur de chacun de ces systèmes linguistiques, dans la dimension supplémentaire langage général – langue/style de spécialité. Nous aurons donc à la place de L1 : L1G et L1S (et si l'on tient compte des différentes spécialités existantes, L1G, L1Sa, L1Sb, L1Sc, etc.), et de même dans chacune des langues étrangères concernées : L2G versus L2S (voire L2G versus L2Sa, L2Sb, L2Sc, etc.), L3G versus L3S, etc.² Les interférences et confusions sont donc susceptibles de se produire dans un espace

1 Nous employons les termes de « faute » et d'« erreur » comme des synonymes.

2 Et ceci n'est pas forcément tout, puisqu'à l'intérieur de chacun de ces sous-codes, il faut compter en outre avec la variation diatopique, diastatique et diaphasique.

nettement plus complexe, tout comme d'ailleurs les possibilités de transfert réussies multiplient à leur tour. Dans l'action didactique, il convient de tirer profit de cette complexité, qui comprend des parallélismes intéressants, par ex. lorsqu'on attire l'attention des étudiants sur les marques spécifiques du « style de spécialité », qui se ressemblent considérablement d'une langue à l'autre (et qu'ils ne dominent pas forcément dans leur langue maternelle...).³ Et dans la recherche, il faut classer les difficultés et les erreurs d'après toutes les dimensions de cet espace. En voici trois exemples :

- Lorsque l'allemand *Wählen Sie die Vorwahl!* est traduit par *Composez le scrutin éliminatoire!* au lieu de *l'indicatif* (ce qui peut arriver facilement si l'apprenant ne regarde pas les indications stylistiques du dictionnaire), c'est une confusion entre la langue de spécialité de la politique et celle des télécommunications. Quoiqu'il ne s'agisse pas d'une interférence à proprement parler, la L1 y est pourtant pour quelque chose, puisqu'on est en présence de ce que nous appelons une « structure divergente » : un mot polysémique de la L1 correspond à deux mots différents en L2, l'un appartenant à L2Sa et l'autre à L2Sb.
- Le mot allemand *Höhe* et l'adjectif correspondant *hoch* n'ont pas un équivalent français, mais plusieurs : *hoch* correspond en général à *haut*, et c'est là le mot que les apprenants connaissent et emploient (à tout bout de champ) ; or lorsqu'il s'agit de chiffres, de sommes et de valeurs, donc très souvent dans le langage économique, il faut traduire *hoch* par *élevé* (*les dépenses / les impôts sont trop élevés*...). Pour ce qui est du substantif *Höhe*, le langage général le traduit par *hauteur* ; mais deux langues de spécialité ont des variantes spécifiques : *le montant* pour les sommes d'argent en langage économique, et *l'altitude* pour les montagnes et les lieux dans le langage de la géographie. Ce qui peut donner des interférences L2G > L2Sa (*la hauteur d'une somme*), mais aussi L2Sb > L2Sa (*l'altitude des dépenses*). La difficulté de base s'explique là encore par une structure divergente.
- L'apprenant qui écrit *il y a moins d'exportations et pour ça il y a plus de chômage* a produit une phrase correcte en langage général,⁴ mais qui ne correspond pas aux habitudes et conventions du « style de spécialité », tel qu'il a été décrit par Fomer 1998 (et avant, dès 1985). En réalité, même une variante plus « recherchée » de cet

3 Le violet que nous venons d'ouvrir a l'air d'être bien spécifique des langues de spécialité ; or il ne l'est pas forcément, puisqu'on devrait tomber sur des problèmes similaires pour tous les sous-codes, toutes les variétés de langue, qu'elles soient diatopiques, diachroniques ou diaphasiques (par ex., lorsqu'un étudiant qui a appris la L2 « dans la rue » ne domine pas les stratégies textuelles et textuelles de l'écrit formel). Il faut en conclure que l'analyse d'erreurs gagnerait à se doubler d'une analyse d'erreurs rapportée aux sous-codes, aux variétés linguistiques, et que l'analyse des « fautes de spécialité » pourrait en être le premier élément.

4 Mise à part la conjonction *pour ça*, nettement orale, qu'il conviendrait de remplacer à l'écrit par *c'est pourquoi*, *pour cette raison*.

énoncé, par ex. *les exportations ont diminué, c'est pourquoi le chômage a augmenté* n'est pas ce à quoi on s'attend dans un texte de spécialité économique. Ce n'est qu'en passant la phrase à travers les cribles décrits par Fomer, c'est-à-dire en y appliquant certains procédés linguistiques de spécialité, que l'on obtient un énoncé approprié du point de vue stylistique : (1) nominalisation des éléments verbaux : *le déclin des exportations ... l'augmentation du chômage* ; (2) remplacement de la conjonction par un verbe de relation : *le déclin des exportations a conduit à une augmentation du chômage*.

2 Analyse d'erreurs / étude de l'interlangue (historique)

Laissons pour un peu plus tard les commentaires sur le « style de spécialité », et penchons-nous d'abord sur les termes qui, dans ce petit prélude, sont propres à l'analyse d'erreurs (*interférence*, *structure divergente*, ...) ; il est temps de présenter ce courant de manière plus approfondie.⁵

L'**analyse d'erreurs**, qui s'est vite élargie à l'**étude de l'interlangue**, a connu son heure de gloire dans les années 70, 80 et 90 du siècle dernier, les ouvrages de référence ayant paru dans les années 90 (Vogel 1990 ; James 1990 ; Selinker 1992⁶ ; et surtout James 1998). Elle est tombée depuis dans une désuétude qu'elle ne mérite pas, vu son utilité didactique indéniable et l'impitoyable intérêt qu'elle peut apporter aux recherches cognitives (structure du lexique mental plurilingue). Les divers historiques (par ex. dans Fernández 1997 ; Marquillo Larroy 2003 ; Acosta-Lugo 2003) rappellent que l'analyse d'erreurs s'est développée comme une réaction à l'analyse contrastive, qui dans sa forme première (« hypothèse forte ») prétendait expliquer toutes les erreurs et difficultés des apprenants par l'influence de leur langue maternelle. Les concepts les plus connus introduits à cette époque sont celui d'« interférence » (inférence négative) et de « transfert » (inférence positive) (voir Rattunde 1977). L'hypothèse forte n'ayant pu être vérifiée, on s'est tourné vers l'étude des productions concrètes des apprenants et de leurs erreurs effectives, ce qui a fait découvrir les vertus de l'erreur et sa valeur heuristique (cf. Corder 1967). L'erreur permet en effet à l'apprenant de tester ses hypothèses sur la langue cible, alors qu'elle révèle à l'enseignant les difficultés de ses élèves et groupes d'élèves et permet aux chercheurs de mieux cerner les différences qui existent entre les langues ainsi que les processus d'acquisition/apprentissage d'une langue étrangère.

5 Comme le contexte dans le présent ouvrage approfondit considérablement l'aspect langues/style de spécialité, on s'attardera un peu plus dans cet article sur l'aspect erreur/interlangue.

6 Ce livre vient d'être re-publié en 2013 chez Routledge.

Des critiques sont pourtant apparues du côté des recherches cognitives, car l'analyse d'erreurs au sens restreint ne prenait en compte que les productions fautive des apprenants, laissant de côté tout l'aspect apprentissage réussi et production correcte. C'est ce qui a conduit à élargir l'objet d'étude pour englober la totalité de l'« interlangue », ⁷ c'est-à-dire de la langue de l'apprenant. ⁸ L'interlangue est un système transitoire, situé entre la langue de départ et la langue cible, mais régulier et dynamique. Elle suit des régularités qui correspondent aux théories que l'apprenant s'est forgées sur la structure de la langue cible. L'évolution de l'interlangue dans le courant de l'apprentissage est dictée par les structures des deux langues en présence, mais aussi par des mécanismes cognitifs typiques ; c'est pourquoi elle n'est pas idiosyncrasique, mais se ressemble d'un apprenant à l'autre, surtout s'ils partagent la même langue maternelle. ⁹ L'interlangue est d'autre part variable et dynamique, non seulement à travers les progrès de l'apprentissage, mais aussi lorsque la proportion d'erreurs et de réussites pour un phénomène *x* dépend du type d'exercice, du temps de réflexion, de la fatigue etc. Pienemann (1998) et Hinger (2001) décrivent le processus d'apprentissage d'une règle grammaticale comme s'effectuant en plusieurs phases, qui correspondent à des pourcentages de plus en plus élevés de réussites. La règle compte comme ayant été apprise lorsque les réussites atteignent 100%. ¹⁰

Remarquons pour terminer que la vision de l'interlangue a elle aussi été dépassée, notamment par des approches qui prennent en compte beaucoup plus que la langue cible et la langue maternelle : les recherches actuelles sur les langues tierces et sur le plurilinguisme s'efforcent de décrire le **répertoire plurilingue** de l'individu dans sa totalité, ainsi que les interactions de tout type qui se produisent dans le cadre de ce répertoire : transferts réussis, interférences, alternances codiques, etc. (voir par ex. Bono 2008).

7 Le terme d'« interlangue » (*interlanguage*) a été forgé par Selinker (1972). On trouve aussi les dénominations *système transitoire*, *système approximatif*, *système intermédiaire*, *dialecte idiosyncrasique*, *grammaire intériorisée*, et en allemand, *Lernersprache* (*langue de l'apprenant*).

8 Ce qui conduit à des intitulés du type « Les erreurs et non-erreurs des apprenants dans le domaine *x* » (cf. Barros Díez 2006).

9 Voir l'article de Lavric (2002), intitulé « Heureusement que les apprenants font et refont toujours les mêmes fautes ! ». Fernández (1997) compare l'évolution de l'interlangue de quatre groupes différents (langue cible : espagnol, langues maternelles : allemand, français, arabe, japonais) ; elle constate une grande homogénéité à l'intérieur de chaque groupe, mais aussi jusqu'à un certain point entre les quatre groupes étudiés.

10 Ces observations longitudinales contredisent la fameuse distinction introduite par Corder (1967) entre *mistake* (« faute de performance ») et *error* (« faute de compétence »). La faute de performance serait due à une inattention momentanée, la faute de compétence à l'ignorance d'une règle. Or, la connaissance d'une règle ne garantit nullement son application à 100%. Pour une classification beaucoup plus différenciée, voir Knapp-Pothoff (1987, 215s.), qui adopte la perspective de l'apprenant pour distinguer, par ex., des « fautes qu'on aurait pu corriger soi-même », des « fautes que les autres n'ont pas vues », des « fautes qui sont presque inévitables », des « fautes qu'on a évitées par hasard », des « fautes qu'on ne devrait plus faire », etc.

3 Analyse d'erreurs des langues de spécialité

Dans ce contexte, une **analyse d'erreurs centrée sur les langues et les discours de spécialité** peut d'une part s'enrichir à travers les nouvelles tendances de recherche que l'on vient de décrire, et de l'autre apporter des impulsions nouvelles à l'analyse des parlars plurilingues, à travers une perspective nouvelle – par ex. pour la classification des fautes – et l'inclusion d'apprenants non conventionnels, très souvent adultes et hautement spécialisés.

Il convient en effet de remarquer que l'analyse d'erreurs et l'étude de l'interlangue ont un rôle spécial à jouer dans l'**enseignement des langues de spécialité**, car les apprenants y sont souvent adultes (étudiants, professionnels) et plurilingues (disposant donc déjà d'amples expériences d'apprentissage des langues étrangères), si bien qu'il apparaît prometteur d'employer une méthodologie qui s'appuie sur leurs facultés cognitives : une approche contrastive explicite, un travail sur la conscience linguistique (« language awareness ») et sur les passerelles et synergies possibles à l'intérieur de leur répertoire linguistique. Par ailleurs, dans cet enseignement des langues de spécialité, les connaissances linguistiques sont intimement liées aux connaissances professionnelles. Celles-ci peuvent être présentes à différents degrés, puisqu'on peut enseigner, par ex., le langage économique ou technique à des étudiants en début d'études ou à des managers ou techniciens confirmés – ce qui signifie qu'on enseignera soit en même temps les expressions et les contenus, soit uniquement des expressions nouvelles pour des contenus qui leur sont familiers. ¹¹

Dans une telle conception de l'enseignement, l'**analyse d'erreurs** et l'étude de l'interlangue ont une triple (voire quadruple) **fonction à remplir**. ¹²

– la première fonction est **thérapeutique** : la pratique de l'enseignant de noter les erreurs de ses élèves et d'en faire collection pour les commenter ensuite dans le cours et proposer des exercices appropriés, est à la base de toute activité d'analyse d'erreurs. Celle-ci restera d'abord confinée à un groupe bien précis, voire à un élève particulier ; mais au fur et à mesure que l'expérience du professeur augmente, il saura prévoir les fautes les plus fréquentes – les erreurs récurrentes – et adapter son matériel didactique, passant ainsi à la deuxième fonction de l'analyse d'erreurs,

11 Dans le premier cas, on tombera sur un type d'erreurs caractéristique, dû à un manque de connaissances spécialisées, comme la confusion en langage économique de *revenu* et *recettes* (et en italien, *reddito* et *entrato*). Les apprenants débutants en économie ont tendance à surgénéraliser le premier terme, qui est pourtant l'hyponyme, alors que le deuxième, l'hyperonyme, leur est moins familier et que, de toute façon, ils ne font pas encore bien la différence entre les deux concepts.

12 Ces fonctions sont présentes aussi dans l'enseignement des langues tout court ; mais elles s'imposent encore plus sous les conditions spéciales de la didactique des langues de spécialité qui viennent d'être décrites.

- la fonction **prophylactique** : connaissant les aires de difficulté et les pièges très concrets de son domaine, l'enseignant pourra être amené à écrire un polycopié (comme par ex. Weidacher 1990) ou un manuel spécifique (comme Lavric/Pichler 1998/2010), destiné à empêcher les erreurs avant même qu'elles ne se produisent. Ceci est d'autant plus important en didactique des langues de spécialité que les manuels n'abondent pas et que l'enseignant doit de toute façon bricoler lui-même son matériel.
- La troisième fonction n'entrera en compte que si l'enseignant est en même temps chercheur en linguistique contrastive : c'est la fonction **heuristique**, car les erreurs des apprenants sont susceptibles d'attirer l'attention sur des points précis de divergence entre les langues, points qu'une simple comparaison systématique n'aurait pas mis en évidence. Les collections d'erreurs par lesquelles tout commence peuvent donc conduire à des recherches originales et inattendues sur des points précis des langues de spécialité en question.

Pour terminer, mentionnons une quatrième fonction, à ne pas prendre complètement au sérieux : c'est la fonction **psychohygiénique**, car face au fait que les erreurs se reproduisent et se répètent à peu près égales au fil des années et des décennies, un travail conscient et scientifique sur l'interlangue évitera peut-être à l'enseignant-chercheur de s'aigrir, voire de désespérer...

4 Identification, classification et explication des « fautes de spécialité »

Pour remplir les fonctions que l'on vient de décrire, l'analyse d'erreurs se propose les tâches concrètes d'identifier les fautes, de les classer et de les expliquer.¹³

L'**identification** des fautes est liée étroitement à la question de la norme, car la faute (ou l'erreur, puisque nous employons ces deux termes comme des synonymes) est définie comme un écart par rapport à une norme qui doit être définie dans toute situation d'enseignement, un écart susceptible d'être corrigé par une forme/un énoncé plus conforme à cette norme. Dans l'enseignement d'une langue étrangère, la norme est constituée par les usages linguistiques des locuteurs natifs dans les situations correspondantes ; dans l'enseignement d'une langue de spécialité, on se référera non seulement aux natifs, mais encore aux natifs experts dans le domaine en question (puisque'une langue de spécialité peut être définie comme la langue utilisée

¹³ On pourrait ajouter : préparer une réponse didactique ; voir ci-dessus, les réflexions sur la spécificité de l'enseignement des langues de spécialité et le rôle privilégié qu'y jouent la conscience linguistique et une approche contrastive explicite.

par les experts d'un domaine et accessible aux profanes uniquement à travers un processus d'apprentissage, d'initiation à la spécialité). On a déjà illustré le fait que la norme du discours de spécialité diverge de celle du langage général et qu'un énoncé bien formé selon les règles du discours « normal » peut être perçu comme fautif ou du moins inapproprié à l'intérieur d'un discours de spécialité.

La **classification** des erreurs se fait en général d'après les grands chapitres de la linguistique, erreurs phonétiques/phonologiques, erreurs morphologiques, syntaxiques, sémantiques, pragmatiques.¹⁴ Or, une telle classification ne peut donner qu'une grille très grossière, une première vue d'ensemble dont l'utilité didactique est pour le moins douteuse. Pour l'enseignement des langues de spécialité, nous avons proposé, dès 1994 (et de nouveau en 1998), une classification des « fautes de spécialité » basée sur le **degré de spécialité** de l'élément concerné.

L'**explication** des fautes est liée étroitement à leur classification, puisqu'une stratégie certainement intéressante et prometteuse pour l'enseignement consiste à classer les fautes d'après le **type de difficulté** auquel elles se rapportent. Il convient en effet de distinguer deux types d'explications possibles des erreurs, deux types de causes qui d'habitude se conjuguent : les causes psychologiques liées aux conditions de production et à l'état d'esprit de l'apprenant (fatigue, manque de temps, manque d'attention, manque de motivation...) et les causes linguistiques qui font que les erreurs dues à la fatigue etc. concernent tel élément linguistique et non pas tel autre ; c'est ce dernier aspect uniquement qui nous intéresse ici, car c'est sous cet angle précisément que les interlangues des apprenants individuels convergent, qu'on aura donc des fautes récurrentes qui signaleront des aires de difficulté constantes pour tel ou tel groupe d'apprenants (germanophones, débutants...). C'est là une approche que l'on retrouve dans les différentes collections de « faux amis et pièges » à l'usage des apprenants de langues (sans spécialité).¹⁵ Les groupes qui en résultent (« barbarismes », « faux amis », « structures divergentes », etc.) sont parfaitement adaptés à l'enseignement et leur ensemble constitue une description détaillée des structures inter- et intralinguistiques rapportées aux processus d'apprentissage.

¹⁴ Avec une distinction supplémentaire en erreurs de compréhension versus erreurs de production (mais on ne tient compte d'habitude que de ces dernières, les premières étant difficiles à relever).

¹⁵ Par ex., Wojtak (1984), Labarre/Bossuyt (1988), Vanderperren (1994/2001), Wagner/Cheval (1997), pour n'en citer que quelques-uns. Dans le domaine des « fautes de spécialité », une approche par types de difficultés se retrouve déjà dans Weidacher (1990) (pour l'anglais économique), et dans nombre de nos publications sur les pièges du langage économique, par ex. Fischer/Lavric (2003), ainsi que dans notre manuel Lavric/Pichler (1998/2010).

5 Le degré de spécialité et le type de difficulté

Nous combinerons ici, pour la classification des fautes de spécialité, l'approche « degré de spécialité » et l'approche « type de difficulté », en ce sens que la première nous fournira la grille générale, et la deuxième, les sous-classes à décrire et à illustrer. L'approche d'après le degré de spécialité pré suppose une vision « prototypique » des langues de spécialité, avec des degrés d'appartenance et des limites floues à la place de frontières claires tracées avec précision. Nous esquisserons donc ci-dessous les grandes lignes d'une telle vision, qui se recoupe d'ailleurs à bien des égards avec celle préconisée depuis des décennies par Werner Forner, éditeur du présent volume.

5.1 Fautes terminologiques

Au cœur du langage de spécialité se trouve ce qui a pu être considéré comme son unique caractéristique, et qui est certainement sa caractéristique la plus saillante par rapport au langage général : il s'agit bien évidemment de la **terminologie**, des moyens de nomination caractéristiques d'une spécialité bien déterminée. Englobant tous les concepts dont se compose le savoir de la spécialité en question, la terminologie est l'essentiel de ce que le profane doit apprendre lorsqu'il cherche à s'initier. La terminologie est un lexique, et les « fautes de spécialité » qui le concernent sont des fautes lexicales de tout type – morphologiques, syntaxiques (constructions, prépositions), sémantiques. Nous en donnerons ici une série d'exemples, tous tirés du langage économique français, et qui seront classés d'après notre second critère, le **type de difficulté intra- ou interlinguistique** auquel ils correspondent :

- Les **barbarismes** sont des mots que l'apprenant crée, très souvent inspiré par la langue maternelle ou par une autre langue, mais qui n'existent pas dans la langue cible : il peut s'agir d'inventions de toutes pièces, comme *solver* pour *résoudre* ou *expecter* pour *s'attendre à*, ou de problèmes micro-morphologiques comme *les investitions (investissements)*, un *exporteur (exportateur)*, *la conjuncture (conjoncture)* et en italien, *gli importi/gli exporti (le importazioni/le esportazioni)*.
- Les **faux amis** sont des mots de la L2 qui ont un équivalent morphologique dans la L1 (ou dans une autre langue), mais où le sens n'est pas le même, c'est-à-dire que le mot ne signifie pas ce que l'on pourrait croire. L'exemple le plus connu dans le langage économique français, c'est la *filiale* qui n'est pas l'équivalent de la *Filiale* allemande :

– die Filiale	– die Tochtergesellschaft
– la succursale, l'agence	– la filiale

– Une interférence possible de l'anglais concerne le terme *la monnaie*, qui n'est pas l'équivalent de *Geld*, (fr. *argent*, angl. *money*), mais de *Währung* (la monnaie d'un pays) ou de *Kleingeld* (la petite monnaie).

– Un faux ami issu du français même (qui déclenche donc des fautes intralinguistiques, des surgénéralisations¹⁶), c'est le verbe *effectuer*. Les apprenants raisonnent en effet par analogie avec l'expression nominale *les causes et les effets*, pour penser qu'*effectuer* correspond à *bewirken* (fr. *produire, provoquer*), alors qu'il doit être traduit par *durchführen*.

– Plus importantes encore que les faux amis, les **structures divergentes**¹⁷ exigent de l'apprenant qu'il restructure ses concepts et qu'il se familiarise avec des distinctions complètement nouvelles, car la L1 possède un terme polysémique là où la langue cible a deux termes bien distincts. Les étudiants dans ce cas ont tendance à surgénéraliser l'un des deux termes, celui qui leur est plus familier, et les fautes qui en résultent sont à la fois des interférences de la langue maternelle et des surgénéralisations à l'intérieur de la langue cible. Il y a des exemples qui sont relativement simples, comme le couple *balance et bilan*, tous deux équivalents à l'allemand *Bilanz*, mais le premier en économie politique et le deuxième en économie d'entreprise (cf. *la balance commerciale*, mais *les actifs du bilan*). Une distinction plus subtile correspond aux équivalents français de l'allemand *Entwicklung* :

– le développement	– die Entwicklung
	– l'évolution

– Un *développement* correspond toujours à une amplification, une croissance, ils est donc toujours positif, alors qu'une *évolution* correspond à un changement dans un sens qui n'est pas prédéfini. Il est donc possible de parler d'une *évolution positive* ou *negative*, mais les apprenants qui écrivent un *développement négatif* font une 'contradictio in adjecto', et ceux qui parlent d'un *développement positif* commettent un pléonasme.

– Proches des structures divergentes, les **structures pseudo-divergentes** devaient en réalité être plus faciles à apprendre, car la langue maternelle et la

16 La surgénéralisation (ou hypercorrection) est un type d'erreur intralinguale, qui se produit dans des phases d'apprentissage qui correspondent déjà à la domination de certaines règles de la langue cible. Les règles connues sont appliquées aussi à des cas où elles ne devraient pas s'appliquer, en premier lieu aux exceptions. C'est ce qui se produit par ex. en français lorsque les apprenants conjuguent *vous disiez* et *vous fâisiez* sur le modèle des verbes réguliers, ou lorsqu'ils emploient l'auxiliaire *avoir* avec les verbes pronominaux (*il s'a assis*).

17 Voir ci-dessus, dans l'introduction, les exemples de *Vorwahrt* et de *hoch/Höhe*.

langue cible font dans ce cas la même distinction. Seulement, celle-ci n'est pas perçue par les apprenants, qui confondent deux termes qu'ils pourraient distinguer facilement si seulement ils apprenaient leur traduction exacte. L'exemple type en est le couple français *les employés / les salariés* (it. *gli impiegati / i salariati*), que les étudiants débutants ont tendance à confondre, peut-être aussi parce qu'ils ne sont pas conscients de la différence de sens.¹⁸

- die Beschäftigten	- die Angestellten
- les salariés	- les employés
- i salariati	- gli impiegati

On l'aura compris à travers les exemples, toutes ces « fautes de spécialité » ne sont « de spécialité » que par la nature de l'élément concerné, qui est un élément terminologique. Par ailleurs, tous les types que l'on vient d'illustrer se retrouvent tels quels (avec d'autres exemples, bien évidemment) dans les collections de difficultés et pièges du langage général citées en note 15. Il existe cependant, au niveau du lexique, des « fautes de spécialité » qui sont plus « de spécialité » que les autres, car elles sont liées aux moyens de formation des mots caractéristiques des terminologies. C'est à nouveau Werner Forner (2000 ; 2006) qui a attiré l'attention sur ces moyens de nomination et sur les types de fautes bien particulières qui en découlent :

- la **confixation** (voir Forner 2006, 1915s.) c'est-à-dire la formation « savante » de termes à travers des éléments latins ou grecs (*mono-*, *techno-*, *étymo-* ; *-logie*, *-crate*, *-mètre*, *-nome*). Pour les sources d'erreurs, Forner donne l'exemple du couple *photosynthèse* et *photocopie* : la première composante, *photo-*, signifie tout simplement 'lumière' dans le premier terme, dans le second elle est une abréviation de *photographie*, donc du moyen, de l'instrument à travers lequel s'effectue la *-copie* qui constitue le déterminé. Malgré la récurrence des confixes, il n'y a donc pas de régularité, les rôles syntaxiques ne s'expriment pas, le résultat n'est pas transparent pour l'apprenant et le décodage ne peut pas s'effectuer à travers une routine.
- Il en est de même des **adjectifs de relation** (voir Forner 2000, 354), très utilisés dans les composés nominaux terminologiques français (*balance commerciale*, *crise financière*, *croissance démographique...*), et de leur équivalent allemand, la composition (*Handelsbilanz*, *Finanzkrise*, *Bevölkerungswachstum*)¹⁹ tous ces pro-

¹⁸ Voir aussi le couple français *le revenu / les recettes* (it. *il reddito / le entrate*) commenté dans la note 11. On retrouve d'ailleurs un problème similaire avec le couple français *en plus et de plus*, en italien *in più* et *per di più*, dont les équivalents respectifs allemands sont *zusätzlich* et *aufßerdem*. (Dans le premier cas, on ajoute un élément, dans le deuxième, un argument.) Cependant, ceci n'est plus la terminologie, mais plutôt le « langage spécialisé général », voir ci-dessous.

¹⁹ On sait qu'entre le français (les langues romanes) et l'allemand, l'ordre des éléments est inversé (déterminé – déterminant dans les langues romanes, déterminant – déterminé dans les composés

cedés qui contribuent à l'économie linguistique, à la brièveté de l'expression, nuisent en même temps à la transparence, puisque les rôles syntaxiques des composants ne sont pas exprimés et peuvent varier considérablement d'un terme à l'autre. Forner (2000, 354) cite l'exemple paradoxal, mais assez caractéristique, des *roues à denture* (terminologie technique) : lorsque deux roues s'insèrent l'une dans l'autre, la roue extérieure s'appelle en effet *roue intérieure*, et la roue intérieure, *roue extérieure*. Cela s'explique par le fait que le terme *roue intérieure* est une forme abrégée de *roue à denture intérieure*, tandis que *roue extérieure* signifie en réalité *roue à denture extérieure*. L'adjectif de relation se rapporte donc à strictement parler à un élément qui a été omis, et non au déterminé nominal *roue*, seul visible à la surface du texte.

D'un autre côté, des fautes intralinguales sont susceptibles de se produire par surgénéralisation des mécanismes de nomination que l'on vient de décrire : par ex., en italien, on trouve dans les travaux des étudiants **il deficit bilanziario* au lieu de *il deficit di bilancio*, **la crisi budgetaria* au lieu de *la crisi di bilancio*, **il mercato lavorativo* au lieu de *il mercato del lavoro*. C'est-à-dire que les apprenants ont bien saisi le procédé de nomination qui se sert des adjectifs de relation, mais qu'ils l'appliquent aussi à des cas où la langue, pour une raison ou pour une autre, choisit le procédé concurrent « nom + complément du nom ». C'est là un cas typique d'hypercorrection – et un type d'erreurs que l'on pourrait considérer comme pardonnable.

5.2 Fautes de la « couche moyenne »

Si nous avons commencé par la terminologie pour illustrer les « fautes de spécialité », nous ne nous y arrêtons pas. Il existe en effet des moyens linguistiques non terminologiques, mais qui, par leur fréquence et leur fonction, sont caractéristiques de certaines langues de spécialité – certaines au pluriel, car plusieurs spécialités se rejoignent très souvent dans leur préférence pour certains domaines sémantiques. Nous appelons ces phénomènes la « **couche moyenne** » des langues de spécialité : ainsi, les expressions dénotant l'augmentation et la diminution de valeurs (statistiques) (*le PIB s'est accru de 3%, on a vu les ventes chuter considérablement...*, cf. Lavric/Weidacher 1998) sont caractéristiques du langage économique, mais elles se retrouvent également en sociologie et en démographie. Et les discours qui décrivent les classements et palmarès (*la France se retrouve en 3^e position*, *Samsung est le leader incontesté du marché des portables...*, cf. Lavric/Weidacher 2015), relèvent le langage économique et le langage sportif – avec toute une série de métaphores

allemands), voir les exemples ci-dessus. Ceci peut donner lieu à des erreurs du type *la finance crise*, *la vie assurance*, dans les premières phases de l'apprentissage.

sportives typiques (*le maillot jaune des dépenses, Paris en tête de peloton...*) qui sont reprises dans d'autres domaines. Il en est de même des expressions de la cause et de l'effet (*entraîner, faire chuter, influencer, éviter, avoir un impact sur...*) qui se retrouvent en grand nombre non seulement dans le langage économique, mais aussi dans les langues des sciences naturelles et dans les langages techniques. Tous ces champs sémantiques ne sont pas la propriété exclusive d'une spécialité particulière, comme le serait la terminologie, mais leur richesse et leur fréquence dans les textes de certaines disciplines justifient leur inclusion dans ce que l'on pourrait appeler les **moyens d'expression typiques de certains faisceaux de spécialités**. Nous pensons qu'on ne peut décrire – et encore moins enseigner – les langues de spécialité sans tenir compte de ces préférences. Et celles-ci fondent, bien évidemment, une classe de « **fautes de spécialité de la couche moyenne** », dont voici quelques exemples :

- (1) *le PIB par tête se diminue (diminue), le chômage s'augmente (augmente), surtout la part des femmes qui sont médecins est accrue (s'est accrue)*
- (2) *cette action provoquerait à une situation grave (provoquerait une...), quelques pays rendent dépendant leur action de... (font dépendre leur action de...), cette demande laisse naître des conflits (fait naître des conflits)*
- (3) *une milliarde (un milliard), un mille (mille), une quatrième des salariés (le quart), chaque dizaine Autrichien (un Autrichien sur dix), nombreux de mille cadres (plusieurs milliers de)*

5.3 Fautes de style de spécialité

Nous arrivons enfin au troisième type de « fautes de spécialité », celles qui se rapportent à ce que l'on pourrait appeler le « **style de spécialité** » : on a tout d'abord des moyens linguistiques comme les conjonctions, les énumérations, les renvois métatextuels, voir les fautes suivantes :

- (4) *d'une part – de l'autre part (au lieu de : de l'autre), de l'autre côté (au lieu de : d'un autre côté), premièrement... ensuite... dernièrement (au lieu de : d'abord... ensuite... enfin), voyez là haut (au lieu de : voir ci-dessus), comme déjà dit... (au lieu de : nous venons de voir que...)*

Mais le « style de spécialité » constitue surtout le domaine de prédilection de Werner Forner, et c'est lui en effet qui a décrit (à l'exemple du français) les procédés linguistiques qui contribuent à donner à un texte un « air de spécialité » (voir Forner 1985 et surtout 1998). Remarquons dès l'abord un certain paradoxe lié à ces moyens-là, car ils correspondent à ce que l'on pourrait appeler le « langage spécialisé général ». C'est-à-dire qu'ils n'appartiennent pas à une certaine spécialité ou à un ensemble de spécialités, mais bien au langage de spécialité dans le sens le plus général du terme. Voici la liste des procédés décrits par Forner pour transformer un texte « normal » en un texte de spécialité (cf. Forner 1985, 206–207), liste que nous illus-

trons au fur et à mesure par des exemples de « **fautes de style de spécialité** » (assorties chacune de leur correction) :

- le **clivage nominal**, par lequel un substantif simple, porteur de sens, se transforme en une structure du type substantif (de sens très général) + adjectif de relation spécifiant ; c'est l'adjectif de relation qui transporte le sens du substantif simple initial :

- (5) *I svedesi fanno investimenti²⁰ per le fusioni, perché i paesi del nord di Europa possiedono la metà delle foreste*
clivage nominal + adjectivisation → *del patrimonio forestale*

- le **clivage verbal**, qui transforme un verbe simple, porteur de sens, en une locution verbale composée d'un verbe ayant un sens très général, combiné à un nom ou groupe nominal objet qui reprend le sens concret et spécifique du verbe initial :

- (6) *Queste aziende all'estero investono già adesso tanto per essere competitive*
clivage verbal → *effettuano grandi investimenti*

- Le clivage verbal est un cas particulier de nominalisation ; cette **nominalisation** constitue le troisième procédé hautement caractéristique du style de spécialité. À travers elle, des propositions entières se transforment en syntagmes nominaux (*la bourse est instable > l'instabilité boursière, les ventes ont fortement augmenté > la forte augmentation des ventes ; la crise persiste encore plusieurs années > la persistance de la crise dans les années à venir...*), qui sont utilisés comme des modules pour construire des phrases lourdement chargées de sens ; la nominalisation est donc avant tout un procédé de compression, de condensation des contenus. Les modules nominaux obtenus par compression servent surtout d'arguments à des **verbes de relation**, c'est-à-dire à des verbes qui remplacent des conjonctions (*résulter de, empêcher, conduire à, précéder, signifier, être dû à, expliquer, impliquer, comporter...*), si bien que les phrases composées se transforment en phrases simples écrites en style nominal. Nous en avons vu un exemple ci-dessus, lorsque nous avons transformé l'énoncé *il y a moins d'exportations et pour ça il y a plus de chômage* en *le déclin des exportations a conduit à une augmentation du chômage*. La nominalisation combinée aux verbes de relation constitue le procédé le plus complexe et le plus important de cette liste, que nous illustrerons encore par deux

²⁰ Les exemples que nous présentons, étant authentiques, comportent bien évidemment plus d'erreurs que celles qui nous intéressent à un certain point de l'argumentation. Nous soulignons les fautes pertinentes pour un certain phénomène et ne commenterons pas les autres.

exemples de « fautes de spécialité » (avec leurs corrections) tirés du langage économique italien :

- (7) Il dollaro è calato e a causa di questo si importa di più dagli U.S.A. nominalisations + verbe de relation :
→ il calo del dollaro comporta un aumento delle importazioni dagli U.S.A.
- (8) Ci sono molti svantaggi per i paesi che non partecipano al mercato interno : ci sono le dogane che continuano di esistere, ci sono meno investimenti, perché l'Austria è meno attrattiva per investitori domestici.
nominalisations + verbe de relation :
→ lo svantaggio per i paesi che non partecipano al mercato interno consiste nella permanenza delle dogane e nel calo degli investimenti

Le « style de spécialité » dans le sens que l'on vient de décrire ne correspond pas, loin de là, à la totalité des discours de spécialité, puisqu'il existe également des textes de spécialité informels (par ex., les forums de discussion spécialisés sur internet) ainsi que tous les genres discursifs oraux, dont un certain nombre, pour les discours de l'entreprise, ont été décrits par Thörle (2005). Mais le « style de spécialité » de Forner est un registre caractéristique d'une multitude de types de textes, il décrit à peu près tout ce qui est texte de spécialité écrit et formel, fût-ce dans la presse, dans la science ou dans la divulgation. Il caractérise donc un certain type de textes très répandu qui a été qualifié de « descriptif-argumentatif », et que se distingue très clairement, à travers la fréquence des procédés de « spécialisation », d'autres types de textes qui ne sont pas « de spécialité », par ex. les textes narratifs (voir Wilde 1994, 101, citée d'après Forner 2000, 334s.). Les procédés en question méritent donc d'être enseignés, et les « fautes de spécialité » de ce type méritent d'être prises en compte et d'être prises au sérieux.

6 Conclusion

Nous espérons avoir montré qu'une analyse d'erreurs des langues de spécialité ouvre des pistes nouvelles et prometteuses tant pour l'enseignement des langues de spécialité que pour les disciplines qui la coiffent : l'étude de l'interlangue et celle des langues et discours de spécialité. Nous aimerions terminer cette contribution par une métaphore qui nous semble décrire avec exactitude la structure des langues de spécialité : celle du paysage de montagnes où des pics de spécificité extrême, correspondant à des terminologies très pointues, émergeraient de larges plateaux communs à plusieurs disciplines (la « couche moyenne »), situés à leur tour sur un continent entier de « style de spécialité » – le tout venant se fondre, à des niveaux encore plus bas, dans une plaque tectonique de langage général non spécialisée.

7 Bibliographie

- Acosta-Lugo, Maribel (2003), *Interlengua. Orígenes, evolución y aspectos de una polémica interminable*, Cuadernos Cervantes 47, 10–18.
- Barros Díez, María Esther (2006), *Los errores y no-errores de « por » y « para » en germanohablantes*, Berlin et al., Lang.
- Bono, Marianna (2008), *Influences interlinguistiques dans l'apprentissage d'une L3 : quand les langues secondes l'emportent sur la langue première*, in : Danièle Moore/Véronique Castelletti (edd.), *La compétence plurilingue : regards francophones*, Bern et al., Lang, 147–166.
- Corder, S. Pit (1967), *The significance of learners' errors*, International Review of Applied Linguistics 5, 161–170.
- Fernández, Sonsolés (1997), *Interlengua y análisis de errores en el aprendizaje del español como lengua extranjera*, Madrid, Edelsa.
- Fischer, Fiorenza/Lavric, Eva (2003), *Real and pseudo-divergent learning structures. On some « pitfalls » in French and Italian business language for German learners*, International Review of Applied Linguistics 41.1, 55–85.
- Forner, Werner (1985), *Fachsprachliche Strukturen und ihre Didaktik*, in : Konrad Nehm et al. (edd.), *Berufsortierte Sprachausbildung an der Hochschule*, Bochum, Ruhr-Universität, 204–230.
- Forner, Werner (1998), *Fachsprachliche Aufbaugrammatik Französisch. Mit praktischen Übungen*, Wilhelmsheld, Egert.
- Forner, Werner (2000), *Einige Vorurteile über Fachsprache*, in : Wolfgang Dahmen et al. (edd.), *Kanonbildung in der Romanistik und in den Nachbardisziplinen*, Tübingen, Narr, 321–362.
- Forner, Werner (2006), *Prinzipien der Funktionalistik. Les principes de la stylistique fonctionnelle*, in : Gerhard Ernst et al. (edd.), *Romanische Sprachgeschichte. Histoire linguistique de la Romania* (HSK 23.2), Berlin/New York, de Gruyter, 1907–1923.
- Hinger, Barbara (2001), *Intensiv versus extensiv : Der Faktor Zeitverteilung im schulischen Fremdsprachenwerb am Beispiel des Spanischen*, Graz, Zentrum für Schulentwicklung, Bereich III : Fremdsprachen (Österreichisches Sprachen-Kompetenz-Zentrum).
- James, Carl (1990), *Learner language*, Language teaching 23:4, 205–213.
- James, Carl (1998), *Errors in language learning and use. Exploring error analysis*, London/New York, Routledge.
- Knapp-Pothoff, Annelie (1987), *Fehler aus spracherwerblicher und sprachdidaktischer Sicht*, Englisch-amerikanische Studien 9, 205–220.
- Kocourek, Rostislav (1982), *La langue française de la technique et de la science*, Wiesbaden, Brandstätter.
- Labarre, Christian/Bossuyt, Louis (1988), *Cut the chat. Faux amis et mots perfides. Anglais – Français*, Bruxelles, De Boeck.
- Lavric, Eva (1994), *Was ist und wozu betreibt man fachsprachliche Fehlerlinguistik ? (Integrative Version)*, in : Bernhard Pöll (ed.), *Fachsprache – kontrastiv*, Bonn, Romanistischer Verlag, 65–118.
- Lavric, Eva (1998), *Fachsprachliche Fehlerlinguistik*, in : Lothar Hoffmann/Hartwig Kalverlämper/Herbert Ernst Wiegand (edd.), *Fachsprachliche Languages for special purposes. Ein international-les Handbuch zur Fachsprachenforschung und Terminologiewissenschaft*, vol. 1, Berlin/New York, de Gruyter, 970–975.
- Lavric, Eva (2002), *Heureusement que les apprenants font et refont toujours les mêmes fautes !*, in : Christian Schmitt (ed.), *La faute*, Bonn, Romanistischer Verlag, 69–98.
- Lavric, Eva/Pichler, Herbert (1998/2010), *Wirtschaftsfranzösisch fehlerfrei. Le français économique sans fautes. Übungs- und Studienbuch*, München/Wien, Oldenbourg 1998 : = *À la perfection !*

Französisch für Studium, Beruf und Wirtschaft, 4., korrigierte Auflage, München, Oldenbourg 2010.

Lavric, Eva/Weidacher, Josef (1998), *Súbir, bajar, y más cosas por el estilo*, in : Jesús Padilla Gálvez (ed.), *El lenguaje económico. Lengua de especialidad, comunicación, programas*, Linz, Trauner, 77–104.

Lavric, Eva/Weidacher, Josef (2015), *A la cabeza – a la cola : Rankings in der spanischen und italienischen Wirtschaftssprache*, in : Eva Lavric/Wolfgang Pöckl (edd.), *Comparatio delectat II*, vol. 1, Frankfurt et al., Lang, 223–256.

Marquilló Larruy, Martine (2003), *L'interprétation de l'erreur* (coll. didactique des langues étrangères), s.l., CLE international.

Pienemann, Manfred (1998), *Language processing and second language development. Processability theory*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins.

Rattunde, Eckhard (1977), *Transfer – Interferenz ? Probleme der Begriffsdefinition bei der Fehleranalyse*, in : Eckhard Rattunde (ed.), *Fehleranalyse / Fehlerbewertung (= Die neueren Sprachen 76:1)*, 4–14.

Selinker, Larry (1972), *Interlanguage*, International Review of Applied Linguistics in Language Teaching 10:3, 209–231.

Selinker, Larry (2013, 1992), *Rediscovering interlanguage* (Applied linguistics and language study), New York, Routledge.

Thörlé, Britta (2005), *Fachkommunikation im Betrieb. Interaktionsmuster und berufliche Identität in französischen Arbeitsgesprächen*, Tübingen, Narr.

Vanderperren, François (1994/2001), *Dictionnaire des / Wörterbuch der FAUX AMIS. allemand – français / Deutsch – Französisch*, Louvain-la-Neuve, Duculot 1994 ; = *Édition revue, corrigée et augmentée selon les nouvelles règles de l'orthographe allemande / Neu bearbeitete und erweiterte Auflage, in neuer Rechtschreibung verfasst*, Bruxelles, De Boeck & Larcier/Duculot 2001.

Vogel, Klaus (1990), *Lernersprache. Linguistische und psycholinguistische Grundfragen ihrer Erforschung*, Tübingen, Narr.

Wagner, Richard/Cheval, Mireille (1997), *Glossar semantischer Interferenzen Deutsch – Französisch. Austriazismen, Anglizismen bzw. Amerikanismen, Latinismen, Faux amis und Neologismen*, Wien, Universitätsverlag.

Weidacher, Sepp (1990), *Semantic pitfalls in business English. Systematic translation-exercises English-German / German-English*, Wien, Service-Skriptenverlag.

Wilde, Ursula (1994), *Fachsprachliche syntaktische Strukturen in der französischen Anzeigenwerbung*, Frankfurt am Main et al., Lang.

Wotjak, Gerd (1984), *Kongruenzen und Divergenzen im spanischen und deutschen Wortschatz*, Beiträge zur Romanischen Philologie 23:1, 109–152.

Werner Forner

17 L'enseignement de la langue marquée

Abstract : L'objectif de la méthode LSP présentée ici n'est pas l'oral mais l'écrit, pas la communication mais la production / compréhension de textes marqués, pas l'expression spontanée mais la conscience des marqueurs de spécialité. Ainsi sont présentés des extraits d'exercices visant non seulement la pratique langagière mais encore la compétence analytique des étudiants. Un texte fortement marqué – sa réception et sa production – permettra de tester la productivité relative de cette approche cognitive par rapport à la méthode habituelle basée sur la structuration du texte. Il sera argumenté que les objectifs du cours répondent à une partie des besoins langagiers des entreprises déclarés dans de nombreuses enquêtes.

Keywords : langue de spécialité générale, marqueurs LSP, didactique cognitive, compréhension spécialisée, besoins langagiers des entreprises

1 Introduction

1.1 Un cours de Langue de Spécialité générale ?

La *Langue de spécialité générale* (en langue française, par ex.) peut-elle être l'objet d'un cours universitaire ? « *Générale* » dans le sens que les objectifs soient indépendants de la matière étudiée ? Cela fut, en Allemagne, un des postulats de la *Conférence des Recteurs Universitaires* (HRK 1991) – postulat supprimé dans les rééditions du programme. Cependant, la valeur au moins pratique de cette suggestion est évidente : dans une séquence de plusieurs cours de Langue de spécialité, le premier niveau pourrait être offert sans regard à la spécialisation des étudiants, et seulement les niveaux supérieurs se définiraient par une orientation spécifique. Cette idée était cependant incompatible avec le *main stream* des chercheurs allemands de l'époque.

La discipline linguistique appelée *langues de spécialité* (LSP) avait débuté avec l'analyse terminologique, c'est-à-dire l'analyse des noms de choses spécialisées ; celle-ci a dû s'appuyer, naturellement, sur la connaissance des choses. Lorsque la même discipline se mettait à englober aussi les textes de spécialité, grand nombre de spécialistes – surtout dans les pays germano- et anglophones – étaient restés fidèles à la tradition *pragmatique* du premier moment : la LSP continuait donc à se définir non par un sous-système du Code, mais par l'entourage pragmatique du Code : par les interlocuteurs spécialisés, le contenu spécialisé, les situations spécialisées. Dans ce cadre théorique, toute spécialisation était considérée comme productrice d'une LSP différente ; et inversement, les divergences entre les LSP se devaient d'être imputées à des différences d'ordre pragmatique. Le corollaire était la « Langue